

L'écheveau intérieur

Hélène Matte

Number 86, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Matte, H. (2003). Review of [L'écheveau intérieur]. *Inter*, (86), 24–25.

L'écheveau intérieur

Hélène MATTE

À peine sommes-nous tombés du ciel
hélicoptère que, sans prévenir,
le bœuf musqué,
bousculant nos intentions,
devançant nos préparatifs
se propose lui-même à l'arme blanche
des regards.

En entrant dans la pièce, la curiosité laisse place à l'intrigue. Sauf une femme affairée à un ouvrage dont la nature reste inconnue, il semble que rien n'est à voir. Elle nous salue, nous laisse traverser lentement la salle. Nous pensons être seuls avec elle jusqu'à ce qu'apparaissent un, deux puis ostensiblement une multitude de menus objets. Quelques cailloux noirs jonchent le sol. Au mur, des allumettes éteintes son accrochées à des fils transparents. Là, des aiguilles sont suspendues au plafond, elles dessinent de hautes coutures dans la trame versatile de l'espace. Ici, dans l'angle de la pièce, les fils s'agrippent en un long filet. Là encore, d'autres prennent la forme d'un nid ; ceux-là ne sont plus diaphanes, ils se montrent noirs et épais. Ce ne sont pas des fils : ce sont des cheveux. Voilà le travail auquel vaque la petite femme à la chevelure sombre. Elle semble tisser des parcelles d'air, elle noue les bribes de sa coiffure : elle dépeint le temps en se peignant. Le vide devient un monde à part entière où l'invisible devient possiblement tangible, probable, potentiel. Le vide initial, empli d'infimes présences et de subtilités imprévues, convie à rester à l'affût. Nous y sommes, l'esprit léger mais captif, semblables à la plume, là-bas, accrochée au bout d'une cordelette rouge. Nous sommes entre deux dimensions : grands et petits à la fois, flottant comme une poussière, sensibles comme un poème. Près d'un escabeau, dressée sur son tabouret, devant la table, Elvira SANTAMARÍA nous regarde. Elle invite à partager quelques paroles mais en quelque sorte, dans l'intervalle des cheveux et des fils, la conversation est déjà entamée.

[M]ais ne sommes-nous pas à notre tour
examinés de fond en comble par la double
courbe des cornes ? [...]

[E]st-ce l'œil qui nous regarde ? [...]

[E]st-ce la corne qui nous voit ?

Elvira SANTAMARÍA répond aux questions tout en filant sa chevelure. Ce travail de collecte patiente et de collage périlleux la rapproche de l'élémentaire. Plus que des objets, des « œuvres », ce sont des contextes de rencontres qu'elle crée. De même, par des gestes plutôt que par de purs concepts, elle aborde des réflexions engagées dans le social et le politique tout en préservant, sinon en revendiquant, leur dimension sensible, personnelle. Moyens plus que fins, l'installation et la performance permettent ainsi une communication directe, sinon radicale, avec l'individu, la communauté. Pour la jeune femme, les circonstances de l'art sont autant d'occasions de prise de conscience et d'apprentissage. De fil en aiguille et de pilosités transformées en filins, nous tissons des liens. Le dialogue bifurque, elle pose les questions. Elle veut savoir plutôt que dire. Sa démarche artistique s'explique, mais d'abord elle se fait. Elle nous demande, comme à tous ses visiteurs, de nommer des morts. Qui, de notre nation, inspire notre respect ? Quels sont les Québécois invoqués par nos mémoires ? Quels sont les chantres de nos identités, les maîtres à penser de nos cultures ? Dans le cahier de notes d'Elvira SANTAMARÍA, certains noms ressassés : peintres d'envergure, chanteurs inoubliables, auteurs incontournables : BORDUAS, RIOPELLE, GAUVREAU, Félix LECLERC, Pauline

JULIEN, Gabrielle ROY, Fernand DUMONT, Pierre PERREAULT... Seul cinéaste mentionné, ce dernier retentit à maintes reprises. Pareillement, comme si leurs œuvres leur survivaient déjà, on compte Réjean DUCHARME et Robert LEPAGE.

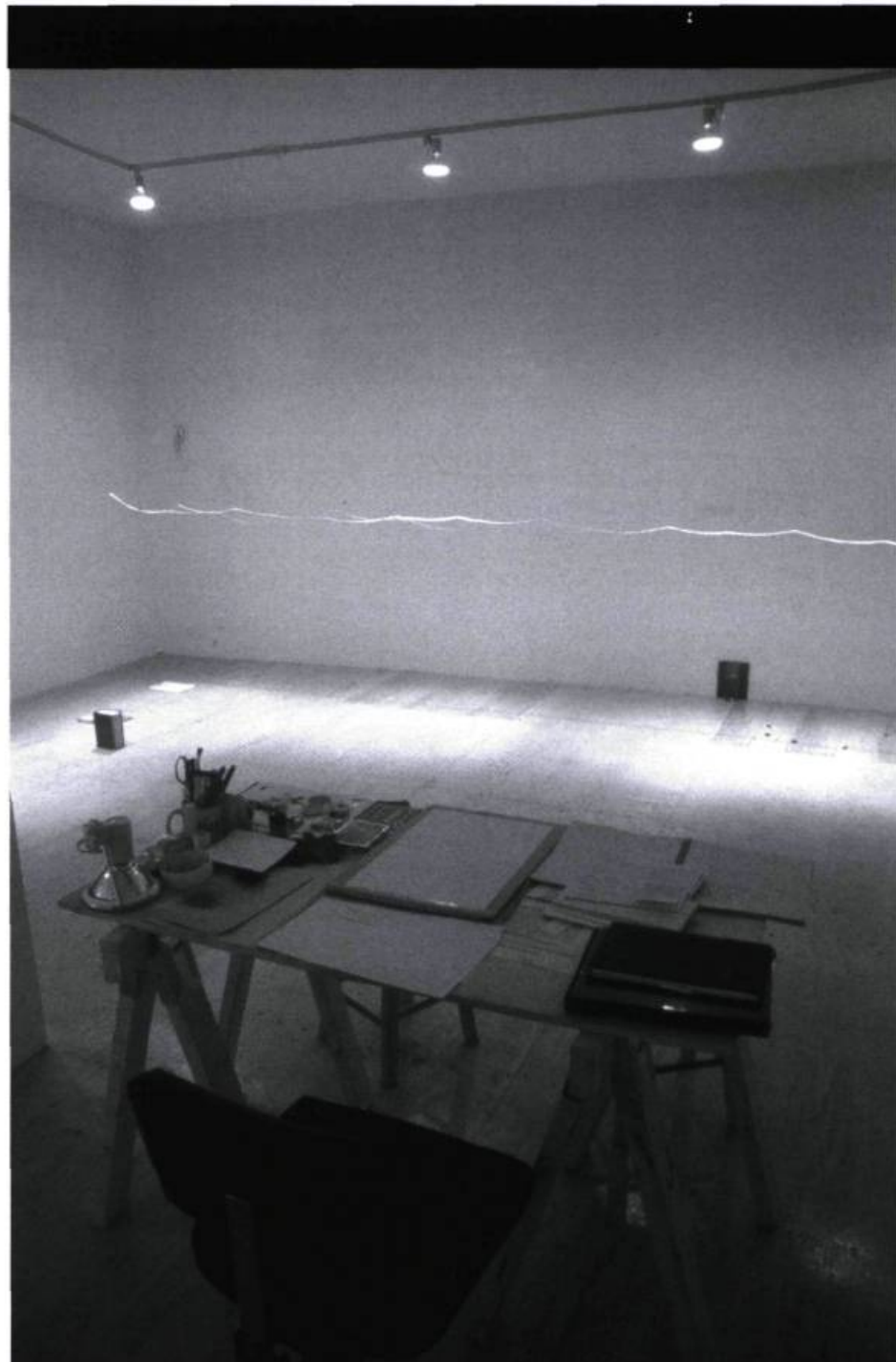
[A]ussi...parfois...

au cimetière blanchi des crânes
dans l'écharpe des brumes tragédiennes...

Nous nous prêtons volontiers au jeu qui, somme toute, s'avère troublant. Ce regard jeté sur soi ressemble à une petite inquisition maison. Dans la peur soudaine d'oublier quelqu'un de primordial, nous apparaît l'inquiétude identitaire. Le malaise est passager. Bientôt, nous nous souvenons des personnalités, puis nous revoyons leur histoire qui est aussi la nôtre, celle d'un peuple colonisé à son tour. C'est la mise à l'épreuve de nos racines. Elle paraît bien courte, cette histoire, néanmoins le rappel des gens qui l'ont habitée la rend tellement belle. LECLERC chantait la beauté de l'amour et de la nature, d'autres ont décrié, peint et sculpté la culture : souvenirs des acteurs de la fulgurante révolution tranquille, réminiscence du documentaire *L'Acadie, l'Acadie ? ! ?*.

P]arviendrons-nous jamais
à rebrousser les millénaires qui nous
séparent
de la vivacité des allures...
de la véhémence des mouvances...
enfouies depuis plus de douze mille ans
parmi les lézards des mémoires
caverneuses...

Les confidences récoltées par Elvira SANTAMARÍA ne stagnent pas dans son cahier. Pour consumer la réprobité du don, elle offre en retour une courte performance, comme un second hommage aux défunts cités. Les traces de ces gestes contribuent à la délicate construction de l'installation. Ainsi, les menus objets découverts plus tôt sont autant de totems miniatures. Ils évoquent les figures passées de nos présents imaginaires. La salle d'exposition prend l'allure d'un endroit sacré, lieu de commémoration plus que salon funéraire. Par terre, une pomme évoque simplement la région natale de BORDUAS. Au fond, il y a un miroir ; plus loin, un pot en verre rempli d'eau : nul besoin de comprendre pourquoi ils sont là, nous savons désormais qu'ils font sens. Dans un coin de la pièce, tout un aménagement est voué au *Refus global*. C'est un monument suspendu aux allures mari-





nes, avec des phrases découpées dessinant, comme un horizon de vagues, la marée montante de la révolution tranquille. Les cheveux y sont transformés en amarres et en orins, s'y accrochant des hameçons pour piquer les bonnes consciences et des plombs pesant les mots. Le mobile tient dans un équilibre précaire, plusieurs visiteurs inattentifs s'y ont fait prendre comme dans une toile d'araignée. Toutefois, les filatures d'Elvira SANTAMARÍA s'apparentent plus à des capteurs de rêves qu'à des attrape-moustiques. Dans une entrevue au journal *Le Devoir*, elle énonce ses motifs : « La performance de même que l'installation *in situ* me ramènent constamment à l'univers magique des Aztèques. Il y a dans cette culture ancestrale des choses très précieuses à retenir. On pense certainement à l'émergence de l'ère industrielle et coloniale, mais aussi aux notions de cycle, de transformations, ou à cette fureur primitive du cosmos. Il existe une forme de chamanisme dans le processus même de l'art action. »

Un téléviseur à l'entrée de l'exposition présente une série de performances, filmées par l'artiste elle-même. Ses actes simples, souvent méditatifs, mettent en valeur l'espace qui les reçoit. Le dépouillement de la salle fait place aux sons du corps. Chaque pas résonne, chaque aspiration est soulignée par l'écho. Immobile, SANTAMARÍA respire. Face au mur, elle tend une feuille de papier blanc à son ombre. Tombée à la volée, la feuille atterrit avec fracas. Lentement, l'artiste jette au hasard les cailloux sur le plancher de bois. Retentit le craquement d'allumette : la flamme resplendit et s'épuise. SANTAMARÍA fait rouler les pierres ou les fait chuter du haut de l'escabeau. Elle lit un texte à haute voix en omettant des lignes, des mots. La voix vibre, rebondit sur les parois de la pièce, revient altérée vers sa source, comme si chaque son prononcé engageait le plein environnement. SANTAMARÍA joue en *pizzicato* sur un de ses cheveux silencieux, elle souffle sur la plume. La boîte d'allumettes flottant à la surface de l'eau tient maintenant sur sa tête. Suivant les aléas du présent, les mouvements entretiennent les objets qui, à leur tour, motivent les conduites.

Les actions occasionnées par *Apparition de la disparition*, toutes pratiquées dans la salle d'exposition de La Chambre blanche, ont un caractère intimiste d'une rare intensité. La performeuse s'est montrée disponible et d'une précieuse générosité, presque chaque visiteur ayant bénéficié d'une « petite performance privée ». Si la pratique d'Elvira SANTAMARÍA investit généralement les champs relationnels, elle ne permet pas toujours ce type de relation privilégiée. Quelques semaines seulement avant sa résidence, Elvira SANTAMARÍA participait à l'événement *Lascas*. Sur le boulevard adjacent à l'îlot Fleurie, elle affrontait le trafic comme un toréador brave un taureau. Spontanément, elle alla jusqu'à courir sur le toit d'une voiture, devant toute une assemblée de gens venus la voir et de passants ébahis, tous à la fois abasourdis et enchantés par ce culot sans bornes. Dans cette action inconditionnelle, le rapport entre le privé et le public se trouve renversé. Aussi, même si fugitive, la mort s'y fait encore une fois omniprésente.

Pour admirer sans réserve
les innombrables jubilatons du soleil,
confondant allègrement
dans un même vent devenu lumière,
dans une même lumière devenue vent
la laine des bêtes et la fleur des saules...

Ce que l'approche d'Elvira SANTAMARÍA nous partage d'abord, c'est toute la poésie de la symbolique de ses objet fétiches. On se rappelle que les cheveux, insigne de force vitale, conservent un rapport intime avec l'être auquel ils appartiennent. Après la mort de ce dernier, poursuivant leur croissance pour quelque temps, ils témoignent d'une volonté à survivre au vivant. Symbole magique, le cheveu est lié à la végétation et à la terre. Il est une figure de croissance et d'ascension qui, chez les Mésos-Américains, a ses homologues : les herbes, la pluie et, enfin, les plumes. La plume, aussi symbole de justice et de sacrifice, évoque la puissance aérienne libérée des pesanteurs du monde ; elle est liée par le chamanisme à la clairvoyance et à la divination. Par ailleurs, ce qui n'est pas sans filiation avec *Apparition de la disparition*, on expose dans le *Dictionnaire*

des symboles que, chez les Hindous : « [L]a trame, le tissage de l'univers, est constituée par les cheveux de çiva, qui s'identifient aux directions de l'espace. »

[E]t dans ce nulle part au
pays de la terre sans arbre,
le beau cortège de leur magnificence
oppose à la naïveté de
nos téléobjectifs trépidants
et aux ambitions de nos objectifs
documentaires
une aussi superbe indifférence
que les bisons d'Altamira
assiégés par l'innombrable curiosité des
visiteurs.

Nous retenons d'*Apparition de la disparition* une profonde poésie et une sensibilité orientée vers l'essentiel. Nous gardons aussi en mémoire la finesse certaine du travail assidu et presque fou, si ce n'était de cette lucidité troublante qui émane d'Elvira SANTAMARÍA. Au-delà de tout cela, c'est l'approche foncièrement non spectaculaire qui marque notre attention. Pourtant, cette quatrième visite de la Mexicaine au Québec n'a pas laissé les médias indifférents. Néanmoins, dans sa façon d'intérioriser l'ouvrage artistique, de s'intéresser à l'infinitude des circonstances, de porter une attention particulière aux détails, Elvira SANTAMARÍA a déjoué les stratégies médiatiques. Elle passait pour effrontée et incrédule, la caméra d'ArtTV lors du vernissage de l'exposition. Le « Vivant-vivant ! » *incanté* alors ne lui était vraisemblablement pas adressé. Parce que, de la présence d'Elvira SANTAMARÍA, nous retenons plus la cordialité que les cordes et plus le sensible que le sensationnel, il semble approprié de conclure enfin sur cette dernière citation de Pierre PERREAULT :

[N]ous étions à la recherche de
l'Oumigmag... [...] nous n'avons rencontré
que l'énigmatique... [...] mais nous aurons
au moins fini par apprendre
que le renard est plus facile à apprivoiser
dans la fable que dans la réalité [...].